

DE LA GÉOGRAPHIE À L'HISTOIRE : LES PYRÉNÉES DE PIERRE VILAR

Daniel Nordman

Directeur de recherche émérite au CNRS

RÉSUMÉ: À partir de souvenirs personnels principalement et de certains textes de Pierre Vilar (1906-2003), l'auteur s'efforce d'apporter quelques précisions sur la carrière de ce très grand historien, sur la place qu'occupait à ses yeux l'histoire parmi les autres disciplines (en particulier la géographie, qui fut la sienne à ses débuts, selon des liens propres à la recherche et à l'enseignement en France), sur les rapports qu'il établissait entre les structures, la longue durée et l'analyse de détail (l'événement), enfin sur la montagne pyrénéenne dans son ouvrage sur *La Catalogne dans l'Espagne moderne. Recherches sur les fondements économiques des structures nationale* (1962).

MOTS-CLÉS: Pierre Vilar, discipline, histoire, géographie, structures sociales, événement, Pyrénées.

Mes auditeurs ou maintenant mes lecteurs me pardonneront de parler à la première personne, comme si j'essayais de retracer une expérience irremplaçable.¹ Il se trouve seulement que j'ai connu, bien connu, Pierre Vilar (1906-2003). J'ajoute que j'ai été, au moment de sa disparition, surpris et peiné, comme quelques-uns de mes amis, de constater qu'elle était passée comme inaperçue. Pas de ses amis, ni de ses collègues proches, qui se sont d'une façon ou d'une autre manifestés. Ajoutons, en France, une ou deux rencontres,² et j'en oublie probablement. Mais, en comparaison de ce qui s'est dit hors de France, c'est très peu. Modestement, j'ai essayé d'intervenir, de susciter une sorte de numéro spécial d'une grande revue internationale : « Ce n'est pas l'usage », m'a-t-il été répondu. Aurait-t-on oublié alors que Pierre Vilar a été de longues années directeur d'études à la VI^e section de l'École pratique des hautes études et professeur à l'Université de Paris-I ? Je n'évoque, bien entendu, pour le moment, que le prestige institutionnel.

I

Sans doute cette constatation met-elle l'accent sur certains traits de la carrière de Pierre Vilar, dont la puissance scientifique et intellectuelle n'était pas accompagnée d'un souci quelconque de pouvoir. « Je ne fais partie d'aucune commission », m'a-t-il dit un jour. Sa présence s'exprimait autrement. Mais comment ? Je n'ai peut-être pas qualité pour le dire, n'ayant pas été à proprement parler son disciple. Il y aurait lieu d'ailleurs de s'interroger sur cette notion même, sur ce qui fait qu'un jeune chercheur a été le disciple, au XX^e siècle, d'un maître. Si Pierre Vilar a joué évidemment ce rôle pour certains –pour moi, très épisodiquement : je lui dois un peu mon premier poste universitaire en France, à l'époque où le recrutement s'effectuait par un coup de téléphone–, il me paraît certain que ce ne fut pas à la manière d'Ernest Labrousse, de Pierre Chaunu et de quelques autres.

On l'aura compris, et je le dis à nouveau. J'ai donc bien connu Pierre Vilar, dans des circonstances diverses : comme auditeur à son séminaire d'initiation à l'École normale supérieure, en 1961-1962, au cours duquel il parlait de nations, de Friedrich Meinecke : la soutenance de sa thèse approchait et à ce séminaire assistaient quelques (rares) non-historiens ; comme auditeur de son cours d'agrégation en 1964-1965, dans la même institution. La question au concours portait, pour deux années, sur l'Espagne au XVIII^e siècle et l'indépendance des colonies d'Amérique latine. Vilar avait rédigé à la machine et distribué un cours polycopié sur l'Espagne rurale au XVIII^e

NOTA. Je remercie très vivement Marie-Vic Ozouf-Marignier de sa lecture attentive. Je me suis efforcé de tenir compte de ses suggestions.

1. Je n'ai utilisé pour cette communication que quelques titres de l'œuvre de Pierre Vilar et, voulant préserver une certaine logique dans mon exposé –où se mêlent lectures et souvenirs–, j'ai choisi de m'en tenir à des travaux en français. Il va sans dire que mon point de vue est partiel et pourrait être élargi à partir d'une bibliographie en catalan et en espagnol principalement. Je n'ai donc pas tenu compte de titres déjà anciens, comme Roberto FERNÁNDEZ (Ed.), *España en el siglo XVIII. Homenaje a Pierre Vilar*, prologue de Josep FONTANA, Barcelona : Editorial Crítica, 1985, ni de titres très récents : Rosa CONGOST, Mercè MORALES, Jaume SOBREQÜÉS (Eds.), *Pierre Vilar i la història de Catalunya*, Barcelona : Editorial Base, 2006 ; Arón COHEN AMSELEM et Rafael G. PEINADO SANTAELLA (Eds.), *Historia, historiografía y ciencias sociales*, Université de Grenade, 2007. Je remercie Enric Pujol Casademont de m'avoir communiqué, lors du colloque de Barcelone-Perpignan, sa contribution (« Marxisme i qüestió nacional : l'aportació de Pierre Vilar »), dans Enric PUJOL et Jaume RENYER (dir), *Pensament polític als Països Catalans, 1714-2014*, Barcelona : Editorial Pòrtic, Centre d'Estudis de Temes Contemporanis, 2007, p. 321-331.

2. Arón COHEN, Rosa CONGOST et Pablo F. LUNA (coord.), *Pierre Vilar : une histoire totale, une histoire en construction*, Paris : Éditions Syllepse, 2006 (une quinzaine de communications, présentées par des participants de France et de divers pays).

siècle : il m'est rarement arrivé de lire un tel texte, sur quelque sujet que ce soit. Une histoire rurale régionale laissait apparaître, sous l'apparente immobilité des structures et des gestes, des conflits, des tensions. Je ne sais ce que ce cours est devenu. Publié, sous quelle forme ? Quelques années plus tard, Vilar ne s'en souvenait plus. La seconde année, celle où j'étais présent, a été consacrée aux indépendances, en un cours très analytique, descriptif en apparence, en réalité étayé par des explications : il connaissait moins bien, je pense, mais, comme tous les enseignants, il préparait un cours sur un sujet plus lointain. Ce fut alors le moment de l'événement, des événements, inattendu de la part d'un historien des structures sociales et économiques. Je reviendrai sur cette contradiction de façade. En un second temps, j'ai présenté à Vilar un projet de thèse, sur la notion de frontière. Ici, il m'encouragea : un tel thème, traité par d'autres spécialistes –je pense naturellement aux géographes– n'avait pas, m'a-t-il dit, été l'objet de travaux d'historiens (ce terme avait un sens fort, ne renvoyait pas à une discipline parmi d'autres). Mais, en même temps, il déployait devant moi un immense panorama historico-géographique, depuis les forteresses que se disputaient la France et la Savoie au XVII^e siècle jusqu'au sous-continent indien. Il y avait de la démesure certainement, et j'ai bien fait, avec ses encouragements encore, d'entreprendre des travaux sur les frontières du Maghreb au XIX^e siècle.

Les rencontres ultérieures sont d'un tout autre genre, confiantes, amicales malgré la différence d'âge. Lorsque j'enseignais à Rabat, Pierre Vilar avait été invité à la Faculté des lettres et des sciences humaines. Il y donna son cours sur l'or. Censé bien le connaître, j'ai été chargé de l'accompagner, lui et Madame Vilar. De là une visite de Fès et, en voiture, une excursion dans le Moyen Atlas. Je me rappelle, après tant d'années, ce que peut apporter une telle proximité, libre, spontanée, où les confidences affluent, des heures entières, devant des paysages inoubliables. D'autres occasions nous ont réunis, à Paris. Jusqu'aux années 1990, je crois, Pierre Vilar aimait se rendre aux colloques, aux journées d'études, sur des sujets divers : les organisateurs (« je connais tout le monde », m'a-t-il dit un jour) lui donnaient toujours la parole dans les discussions. Je pouvais l'y rencontrer.

II

On voit sans doute maintenant où j'essaie d'en venir : les Pyrénées dans l'œuvre de Vilar. Les Pyrénées et non la Catalogne, évidemment. J'ai conscience aujourd'hui qu'un tel sujet est bien éloigné, non pas de la Catalogne dans l'Espagne moderne, mais des préoccupations méthodologiques, épistémologiques telles qu'il les a exposées dans sa thèse et dans les nombreuses interventions qui l'ont accompagnée ou suivie pendant quatre décennies : la recherche du modèle historique efficient, la théorie économique, les rapports entre structure et conjoncture, le marxisme comme théorie historique, le sentiment national, la relation entre État, nation et classes sociales.³ On se rappelle aussi l'armature du Livre II traitant des forces productives (le nombre des hommes, l'extension et l'intensification de la production agricole). Dans une communication au style oral, publiée, Pierre Vilar a repris cette notion, présentée comme facteur dans une histoire de la croissance : il y inclut, après Marx et d'après Marx, les conditions naturelles, l'observation des productivités changeant à court terme, l'inégale productivité des mines, les techniques et les sciences, l'organisation sociale du travail. Lorsque se produisent en Catalogne d'intenses modifications, les rapports de production s'usent, tendent à disparaître, tandis qu'ils résistent là où le nombre des hommes et les techniques restent inchangés. Ailleurs encore, dans un long entretien qui s'est tenu à l'Institut du temps présent, plus tard, Vilar établit le lien entre le XX^e siècle, son expérience personnelle (il a vécu en Espagne de 1930 à 1936) et son adhésion à un marxisme, non pas antipolitique, mais non politique, non militant.⁴

Mon propos est éloigné de ces considérations, et je me demande si Vilar ne l'aurait pas trouvé bien étroit, et obsolète. À cette objection, je ferai deux réponses : au cours de la communication précédemment citée, Vilar inclut *toute la géographie* (il souligne) dans le programme de l'historien. Mais il existe aussi une seconde raison, sur laquelle il insiste dans le débat de l'Institut du temps présent. À une question qui lui a été posée sur les raisons de son choix (un terrain de recherche hors de France), il a répondu que le hasard a eu le rôle principal ; né à Frontignan, il avait été en hypokhâgne à Montpellier (avant d'être élève de khâgne au lycée Louis-le-Grand à Paris) ; il était, du reste, géographe, non historien, et Maximilien Sorre, le géographe, alors recteur à Montpellier, l'incita à passer la frontière et à étudier Barcelone comme centre industriel (le « pôle de développement catalan »).

Toute l'histoire de l'enseignement de deux disciplines, l'histoire et la géographie, est en cause ici. Est-ce une tradition spécifiquement française ? Je ne saurais le dire. Mais ancienne, commune, constamment répétée est l'affirmation selon laquelle la géographie est l'« œil de l'histoire ». Des auteurs d'atlas, Ortelius au XVI^e siècle, Blaeu au XVII^e, l'indiquent au début de leurs ouvrages (« la géographie est l'œil et la lumière de l'histoire », écrit ce dernier). La géographie, en introduisant des précisions spatiales sur les provinces, les circoncriptions et leurs

3. Pierre VILAR, *Une histoire en construction. Approche marxiste et problématiques conjoncturelles*, Paris : Gallimard, Le Seuil, 1982 ; voir aussi *Pensar històricament. Reflexions i records*, edició preparada i anotada per Rosa CONGOST, València : Eliseu Climent, 1995.

4. http://atelierpierrevaril.net/assets/files/entrevistes/institut_histoire_temps_present.pdf. [1985]. Il est possible de consulter commodément sur Internet plusieurs autres interviews de Pierre Vilar.

limites, est garante d'une meilleure lisibilité des faits du passé, comme si l'opération visuelle apportait les preuves nécessaires. De l'*Essai d'éducation nationale* de La Chalotais, de 1763 (« La géographie ne doit jamais être séparée de l'histoire : c'est l'affaire des yeux et de la mémoire et par conséquent une étude faite pour les enfants ») aux manuels scolaires du XVIII^e siècle et aux enseignements des écoles centrales, l'idée est admise. Elle est par exemple l'objet de véritables professions de foi de la part d'humbles professeurs d'écoles centrales. De cette relation forte, une phrase de l'*Encyclopédie* sert souvent de caution : « La Chronologie & la Géographie sont les deux rejettons & les deux soutiens de la science dont nous parlons [l'Histoire]: l'une, pour ainsi dire, place les hommes dans le tems; l'autre les distribue sur notre globe. Toutes deux tirent un grand secours de l'histoire de la Terre & de celle des Cieux, c'est-à-dire des faits historiques, & des observations célestes; & s'il étoit permis d'emprunter ici le langage des Poètes, on pourroit dire que la science des tems & celle des lieux sont filles de l'Astronomie & de l'Histoire » (*Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers ...*, Discours préliminaire, Paris, t. 1, 1751, p. XI).

La géographie s'est en fait introduite dans l'histoire, par diverses voies. Institutionnellement, le rôle des collèges –et de leurs manuels– a été fondamental. Aux pensionnaires de Louis-le-Grand s'adresse explicitement le livre *Nouveaux élémens d'histoire et de géographie, à l'usage des pensionnaires du collège de Louis le Grand* (2e éd., 1731), du père Claude Buffier, *scriptor*, préfet de chambre. Du point de vue de l'objet ensuite, c'est par l'enseignement des jésuites que la géographie s'est glissée auprès de l'histoire, mais en quelque sorte subrepticement, sous le couvert du commentaire d'auteurs anciens (Pomponius Mela, Denys le Périégète), de l'érudition, du tableau géographique où se déploie la succession des empires et des circonscriptions. Plus tard, l'histoire et la géographie sont demeurées intimement liées dans l'enseignement, dans la recherche, dans la formation des professeurs, à l'époque de la République : le XIX^e siècle n'a pas inventé ce binôme, mais lui a donné une consistance nouvelle par l'institution, par le savoir et la diffusion du savoir. Les grandes thèses de géographie, longtemps au XX^e siècle, ont compris, on le sait bien, de substantiels développements historiques.

Or les premiers travaux de Pierre Vilar ont été ceux d'un géographe. Il est l'auteur d'un article sur « La vie industrielle dans la région de Barcelone », publié dans les prestigieuses *Annales de Géographie*,⁵ fondé sur des renseignements oraux et sur des publications périodiques. Ce travail, un peu énumératif, recense les diverses activités industrielles, des textiles à la cimenterie et au bâtiment, s'interroge *in fine* sur les facteurs du développement (la force motrice, l'organisation financière, industrielle et technique, la main d'œuvre). Il précise dès l'introduction que le véritable phénomène géographique est moins le centre industriel « catalan » que le centre industriel « barcelonais ». On aura remarqué au passage le choix de la ville comme objet d'étude géographique, à un moment où domine encore largement la géographie rurale. Quelques années plus tard, paraît dans la même revue une étude sur le liège, produit qui n'est pas, reconnaît volontiers l'auteur, un des grands produits du commerce international, mais qui introduit un solide développement historique sur le travail du liège au XIX^e siècle.⁶ « Le port de Barcelone » est l'étude classique d'un géographe, qui aligne les rubriques alors attendues : la situation, le site naturel, les installations actuelles, le mouvement portuaire, les fonctions économiques, le port franc.⁷ L'exposé est conforme aux règles. En dehors des remerciements de rigueur et du « nous » du chercheur anonyme, l'auteur ne s'implique pas : c'est une différence capitale par rapport à l'œuvre du futur historien. Issu de notes prises au cours d'une excursion de géographie organisée à l'intention des étudiants de l'Institut de géographie de Toulouse, « En Catalogne » est dû à une équipe –sans le mot– composé de quatre auteurs : D. Faucher, dans la *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, publiée sous sa direction, y salue le « remarquable exposé » de Pierre Vilar sur l'évolution urbaine de Barcelone, d'un chercheur « qui prépare d'importants travaux sur la vie industrielle de la Catalogne ». L'exposé a été prononcé du sommet du Tibidabo.⁸

De ces quelques études, il est sans doute possible de tirer des conclusions. La thèse en perspective est celle d'un géographe. Les premières recherches appartiennent à une spécialité universitaire qui a ses règles, ses traditions, ses réussites souvent exceptionnelles depuis Paul Vidal de la Blache et son temps (les *Annales de géographie* sont publiées alors sous la direction de Lucien Gallois, Emmanuel de Martonne, Albert Demangeon). Cette spécialité est marquée par ses méthodes propres : le contact avec le terrain ; l'excursion où se mêlent enseignants et étudiants ; l'exposé géographique, d'un point de vue élevé, grâce auquel le regard peut saisir l'ensemble d'un panorama ; le croquis, la photographie ; des questions traitées selon un ordre éprouvé ; le passage du terrain à

5. Pierre VILAR, « La vie industrielle dans la région de Barcelone », *Annales de géographie*, 38, 1929, p. 339-365, pl., fig. Aucun des articles du jeune géographe ne figure dans le recueil cité.

6. Pierre VILAR, « L'Espagne et le commerce mondial du liège », *Annales de géographie*, 43, 1934, p. 282-298.

7. Pierre VILAR, « Le port de Barcelone », *Annales de géographie*, 43, 1934, p. 489-509, fig., tableaux.

8. M. CHATELARD, D. FAUCHER, H. HONNORAT, P. VILAR, « En Catalogne », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 7, 1936, p. 5-33, pl. (photographies).

la publication ; également une certaine indifférence, qui a été reprochée à l'école géographique française, aux problèmes politiques contemporains. Originale, en revanche, même si elle est loin d'être exceptionnelle, c'est l'attention portée à la ville, à l'agglomération et au développement urbain –un des développements est consacré au plan en damier–, à la fonction de capitale régionale et de métropole ibérique. Sans doute ne saurait-on parler d'innovation : dès 1911, le géographe Raoul Blanchard –l'auteur d'une œuvre considérable sur les Alpes occidentales– a publié, en une expression significative, *Grenoble, étude de géographie urbaine*, monographie suivie d'écrits sur d'autres villes. Mais l'intérêt de Vilar pour l'agglomération urbaine me paraît être capital, central même, pour ses futurs travaux sur la Catalogne à l'époque moderne.

La géographie occupe effectivement une place considérable dans la thèse énorme que Vilar consacre à la Catalogne : elle figure dans le livre I, « Le milieu naturel et le milieu historique ».⁹ J'y reviendrai. La bibliographie donne déjà des indications : une rubrique s'intitule « géographie et économie contemporaine ». Elle rassemble des travaux différents par leur objet. Des monographies : pionnière, la thèse de Jean Brunhes, sur *L'irrigation, ses conditions géographiques, ses modes et son organisation dans la Péninsule ibérique et dans l'Afrique du Nord. Étude de géographie humaine*, Paris, 1902 ; originale et pionnière également, la thèse de Maximilien Sorre (*Les Pyrénées méditerranéennes, étude de géographie biologique*, Paris, 1913) ; utile, la thèse secondaire de Pierre Birot, *Étude comparée de la vie rurale pyrénéenne dans les pays de Pallars (Espagne) et de Couserans (France)*, Paris, 1937 ; citées, et non par convention universitaire, de ce dernier auteur, les *Recherches sur la morphologie des Pyrénées orientales franco-espagnoles*, Paris, 1937. Des travaux de synthèse : mémorable et fondateur, de Paul Vidal de la Blache, le *Tableau de la géographie de la France*, Paris, 1903 – l'on peut penser que cette référence n'est pas due à la seule obligation académique. Des collections géographiques enfin : la *Géographie universelle* qu'ont dirigée Paul Vidal de la Blache et Lucien Gallois et à laquelle ont contribué Maximilien Sorre, Jules Sion, Y. Chataigneau pour la *Méditerranée, Péninsules méditerranéennes*, tome VII en 2 volumes (I : *Généralités, Espagne, Portugal*. II : *Italie, Pays Balkaniques*, 1934) ; ou les volumes de Pierre Birot et Jean Dresch (*La Méditerranée et le Moyen-Orient*, Paris, 1953-1956). Il serait possible d'ajouter d'autres exemples, surtout si l'on ne s'en tient plus à la bibliographie française. Une lacune, de la part de Vilar, étonne-t-elle ? L'œuvre monumentale, singulière, d'Élisée Reclus n'est pas mentionnée, ce qui contribue peut-être à inscrire les travaux géographiques de Vilar dans la tradition universitaire classique, d'inspiration vidalienne, qui a totalement méconnu ce très grand géographe (redécouvert seulement dans les dernières décennies du XX^e siècle).

Un indice cependant doit retenir l'attention : la géographie dans ses titres n'est pas imposée au départ comme un ensemble fixant pour toujours les traits d'un tableau géographique préalable et immobile. Liée à l'économie contemporaine du XX^e siècle, elle suit d'autres rubriques (le problème national espagnol ou encore l'histoire économique et sociale de l'Espagne). Cette absence d'ordre apparent préserve déjà l'exposé géographique du risque de déterminisme latent –ce déterminisme que des géographes d'aujourd'hui pensent pouvoir déceler chez Braudel en raison du tableau géographique qu'il donne de la Méditerranée.

Un test probant est celui de la réédition : Vilar s'en explique dans la deuxième édition, cas par cas, ou plutôt, selon son expression, en fonction de trois « types de développements ». Il n'était pas question de modifier ce qui avait trait aux rapports entre État et nation, qui étaient et devaient rester des hypothèses de travail, datées de 1962. Vilar remarque, sur ce point, que la problématique du fait national a été passée sous silence, pratiquement, lors de sa soutenance : Fernand Braudel et Ernest Labrousse –siégeant aux côtés du médiéviste Yves Renouard et de Victor-Lucien Tapié, spécialiste pourtant des pays d'Europe centrale à l'époque moderne– s'intéressaient davantage aux rythmes économiques mondiaux ou nationaux (je n'ai pas, en tout cas, le souvenir qu'il ait été longuement question de fait national lors de cette soutenance). Les conditions du décollage économique et de la transformation sociale –le troisième type de développement– aurait mérité des modifications, introduites seulement dans les questions démographiques en raison des conclusions tirées par Jordi Nadal de sondages paroissiaux (je rappelle que la démographie historique, à partir des travaux de Louis Henry et de Pierre Goubert entre autres, s'est considérablement développée dans les universités françaises à partir des années 1960, par l'exploitation systématique des registres paroissiaux, comme en témoignent monographies, articles de revues, travaux d'étudiants). Reste la présentation globale du fait catalan du point de vue géographique et historique : cette partie pouvait être reproduite telle quelle, d'autant plus que Vilar avait voulu présenter un tableau (au sens de Vidal de la Blache). N'est-ce pas reconnaître que le tableau initial, malgré les apports de Lluís Solé Sabarís, Josep Iglésies, Salvador Llobet, Vilà Valentí, les « amis géographes » de Vilar,¹⁰ est en somme un socle, y compris sur le plan historiographique ?

9. Pierre VILAR, *La Catalogne dans l'Espagne moderne. Recherches sur les fondements économiques des structures nationales*, Paris : Le Sycomore/Éd. de l'EHESS, 3t., éd. 1982 (1^{re} éd., SEVPEN, 1962).

10. *Ibid.*, tome I, « Avant-propos à la deuxième édition », p. I-VI.

III

S'impose maintenant la question clé. Comment passer, et pourquoi, de la géographie à l'histoire, s'il est vrai que, sans se confondre, elles n'ont cessé de se croiser, de se renforcer ?¹¹ À l'origine, Vilar le rappelle, ont joué l'appui des premiers maîtres, déjà cités pour certains (Albert Demangeon, Maximilien Sorre, Daniel Faucher) et l'accueil des géographes de Barcelone. Vilar évoque l'impression profonde et déterminante que lui a faite *Le déclin de l'Europe*, d'Albert Demangeon, un modèle, et celle de *La terre et l'évolution humaine*, de Lucien Febvre (je ne cite évidemment que les livres qui ont principalement traité de géographie). Il faut lire attentivement le raisonnement.

Climats et sols, irrigation, capacités énergétiques des fleuves, fluviologie, connaissance scientifique de la nature : il n'est pas d'objet plus géographique (l'hydrologie fluviale), plus technique (la construction des centrales, l'irrigation), plus historique (les entreprises financières et économiques) que celui de l'utilisation hydro-électrique des fleuves espagnols. La géographie, longtemps partagée entre les explications géologiques et naturelles, d'une part, et les implications historiques et sociales, d'autre part, a basculé très tôt, dans l'orientation de Vilar, et avec le plein accord, précise-t-il, du géographe Demangeon, vers l'histoire. On se souvient de la place qu'a tenue, dans les grandes synthèses historiques et théoriques, la question de l'hydraulique. Il me semble qu'une communication, dans l'orientation vers l'histoire, a été décisive : c'est celle où Vilar, dès 1931, au Congrès international de géographie, souligne le fait que l'utilisation des fleuves n'est pas calquée sur des possibilités naturelles et que ce sont les phénomènes économiques, les besoins qui ont dicté les projets électriques (Vilar raconte une anecdote comme il les aimait, celle d'un homme d'affaires étrangères qui, du haut du Tibidabo, aurait voulu, en 1911, transformer en dix ans Barcelone en un nouveau Buenos Aires, soit, selon son commentaire, un projet de type colonial devant une capitale de pays neuf).¹² La concentration financière et technique à Barcelone a plus compté que les seules conditions géographiques.¹³

Ce n'est pas seulement un accent, une préférence, qui a fini par faire pencher, d'un côté plutôt que de l'autre, le tandem historico-géographique. Il peut sans doute y avoir des conflits de discipline, visibles chez Vilar, peu marqué par un cours sur Schopenhauer à la faculté de Montpellier, sans vraies affinités avec Sartre, Nizan et Aron, ses contemporains, déçu plus tard par Paul Ricœur qui a dit, au cours d'une rencontre (1950), que Marx ne l'intéressait pas,¹⁴ censeur féroce du chapitre de Foucault, dans *Les mots et les choses*, consacré à l'économie, chapitre auquel il reprochait une méconnaissance de la pensée économique du XVI^e siècle,¹⁵ critique aussi de la période althussérienne¹⁶ où il a cru déceler un moment dangereux pour le marxisme et l'histoire. Il me l'a dit un jour, et je ne suis certainement pas le seul à l'avoir entendu : il y a une discipline qu'il n'aurait jamais voulu pratiquer, c'est la philosophie. Mais, notons-le, à l'université d'Amiens, il a figuré dans le jury d'Althusser –et ce dernier m'avait interrogé sur l'historien, quelque temps avant la soutenance.

Les affinités, en partie du moins ? Pour l'essentiel, c'est avec les historiens de profession, entendons des universitaires, proches de lui comme Jean Bruhat, proches aussi, mais pour d'autres raisons (c'étaient des historiens qu'il estimait), comme Henri-Irénée Marrou et Alphonse Dupront. Entre la philosophie et l'histoire, il est bien possible qu'il y ait eu, dans l'esprit de Vilar, une vraie hiérarchie disciplinaire.

Entre la géographie et l'histoire, ce n'est nullement d'un conflit qu'il s'agissait. Elles sont complémentaires, la première étant une « technique d'information » et une « technique de l'organisation future »,¹⁷ dans le sens le plus fort des mots. Ce qui a paru, pour Vilar, compter davantage dans les années 1930, c'est la recherche, non des permanences, mais de la datation des phénomènes, des interventions de l'homme, du mouvement de l'histoire –de l'histoire vers laquelle tout ramène. Vingt ans, trente ans plus tard, Vilar ne cessait de le répéter, avec chaleur et conviction : loin de croire, comme d'autres sciences humaines, en des structures spécifiques, permanentes, intemporelles, de l'esprit humain, l'histoire est la seule discipline qui, globale et dynamique, permet de constituer la synthèse de toutes les autres, de passer de l'étude empirique à la généralisation théorique. On peut souligner l'éclectisme des références, évoquées simultanément au cours d'un entretien : Marx, Lucien Febvre, Michelet.

11. Sur le passage de la géographie à l'histoire (le rôle des travaux de Simiand, d'Hamilton, de Labrousse), cf. Bernard VINCENT, « Pierre Vilar et l'histoire sociale », dans *Pierre Vilar : une histoire totale ...*, op. cit., p. 147-153.

12. Anecdote connue ? Je ne sais pas.

13. Pierre VILAR, « L'utilisation hydroélectrique des fleuves espagnols », *Comptes rendus du Congrès international de géographie de Paris 1931*, Paris : Armand Colin, 1934, t. III, p. 591-607.

14. « Histoire sociale et philosophie de l'histoire » [1964], dans Pierre VILAR, *Une histoire en construction...*, op. cit., p. 352-370.

15. « Les mots et les choses dans la pensée économique » [1967], *ibid.*, p. 247-264.

16. « Histoire marxiste, histoire en construction. Essai de dialogue avec Althusser » [1973], *ibid.*, p. 382-425.

17. Pierre VILAR, *La Catalogne...*, « Préface » [1962], p. 14. En italique dans le texte, selon une habitude constante de Vilar, quand il veut insister.

IV

La transition de la géographie vers l'histoire suppose des médiations, qui rendent, en particulier, possible le passage de la vue – « voir est le propre du géographe »¹⁸– à la description, à la compréhension, à l'écriture des faits géographiques et historiques. Il convient, non pas de séparer des niveaux autonomes, des étages, mais d'établir des liaisons que l'on pourrait dire verticales. Le cas de la Catalogne et des Pyrénées peut être exposé au terme d'une construction de synthèse –chapitre après chapitre, et c'est aussi bien l'œuvre entière– qui, à travers le détail, l'exemple, voire la digression, mêle le géographique, le social, le politique. En toute circonstance, la description est une interprétation.

1. Les modalités sont multiples. Une forte introduction indique la visée ultime : les relations ente l'Espagne et la Catalogne, à travers la construction de la conscience de groupe, les phases historiques, l'évaluation des critères (la langue, le milieu). Il est remarquable que Vilar s'introduise dans cette introduction, sous la forme du « je », du témoin –arrivé pour la première fois en Catalogne en 1927–, rappelant un signe, parmi tant d'autres : le souvenir d'une jeune irlandaise impatiemment attendue dont l'indifférence au fait politique déçut.¹⁹ L'implication personnelle est évidemment plus forte dans *La guerre d'Espagne*,²⁰ ouvrage paru dans une collection connue pour ses courtes synthèses, et Vilar a mis dans celle-ci beaucoup de lui-même.

2. Après la séquence, passablement compliquée, des explications liminaires, le livre 1 s'ouvre par un chapitre décisif, « Définition et limites de la région étudiée » : développement central, fondamental, mais préalable encore, en ce sens qu'il est au commencement, sans être une déduction. Il importe en effet qu'un tel développement ne soit pas la conséquence de l'exposé sur le milieu naturel : par là est effacée toute apparence de déterminisme facile, et ce sont les divergences entre les constatations de la linguistique, des sciences de la nature et de l'histoire, qui permettent d'engager une étude historique, pour définir les relations entre Catalogne et Pyrénées, Catalogne « espagnole » et Catalogne « française », Catalogne et Baléares, etc. Soit le premier exemple développé : le Val d'Aran est bien une anomalie géographique, et aucune correspondance n'existe entre indications naturelles, linguistiques, territoriales et politiques.²¹ Vilar ne cesse de peser chaque cas de frontière, selon les meilleures traditions de la géographie régionale, concluant qu'il laisse hors de son étude un territoire français depuis trois cents ans et se refusant à étudier à la fois Valence, Baléares et Catalogne. Dans ce travail opiniâtre de délimitation, Vilar s'appuie sur une riche bibliographie française, espagnole, catalane. Il mêle sans hésiter des critères d'âge différent (le témoignage de Young, le développement du rail au XIX^e siècle, l'inégal élan économique de Palma, de Valence et de Barcelone). Ajoutons un autre indice : s'il raconte encore une anecdote singulière –l'histoire, en 1939, d'un fils de Cerdan français–,²² Vilar parle selon des usages universitaires constants, employant le « nous », savant et impersonnel.

3. « La Catalogne est née des Pyrénées, et de leur abaissement. Des Pyrénées en tant que refuge, de leur abaissement en tant que passage ».²³

C'est la clé : une histoire structurale condensée en quelques mots, une image aussi ou un relief, un mouvement, un rythme peut-être. La phrase a quelque chose de Michelet, de Vidal de la Blache, de Braudel également. Ce qui importe, c'est qu'elle gouverne tout le chapitre, le milieu naturel, qui arrive en son temps, après et après seulement l'examen historique des limites, et qu'elle est indéfiniment développée, répercutée, démultipliée, en des développements que l'auteur ne souhaite pas présenter comme un travail original de géographie. Il tire seulement parti des travaux barcelonais de morphologie, qui ont suivi les publications allemandes et françaises. Dans le détail sont repérées les marques de morcellement, de refuge, de labyrinthe, de passage, comme des variations sur un thème principal. C'est une façon pour l'historien de nuancer l'idée poétique d'une rencontre entre les Pyrénées et la Méditerranée, la distinction chère à Braudel entre l'ensemble de la montagne, celui du vermont et celui de la plaine, et toutes les formes de stratification systémique. Pour les cantons de haute montagne, la stabilité générale, l'immobilité apparente de la montagne réservoir peuvent masquer de fortes variations démographiques, des secousses brusques de village à village, dues à l'émigration, à des ressources locales non agricoles (une mine, une activité textile, la contrebande).²⁴

18. *Ibid.*, p. 15.

19. *Ibid.*, « Introduction », p. 133.

20. Pierre VILAR, *La guerre d'Espagne : 1936-1939*, Paris : PUF, 5e éd., 2002.

21. Pierre VILAR, *La Catalogne...*, *op. cit.*, p. 174.

22. *Ibid.*, p. 176.

23. *Ibid.*, p. 201.

24. *Ibid.*, p. 208-209.

4. En dépit de l'image tenace qui peut rester d'une vision trop uniforme, systématique de l'œuvre de Vilar, l'exigence de détail, de la particularité significative prouve qu'il ne s'est pas refusé à reconnaître la part de l'événement en histoire.²⁵ Non qu'il ait abondamment développé cette idée : elle était trop éloignée des courants historiographiques dont il se sentait proche, ou dont il passait pour proche. Mais l'incident, les circonstances de l'incident sont omniprésents, l'essentiel étant toujours d'établir un lien avec les autres –en amont, en aval–, les enchaînements, les recoupements. L'événement n'est ni singulier et accidentel, ni nécessaire. Il s'explique, il explique. La chronologie est inhérente aux chapitres, comme on le voit dans la participation catalane aux courants commerciaux du XVI^e siècle, dans la frappe d'écus à l'époque de l'expédition de Tunis (1535). On pourrait multiplier les exemples. L'explication réside certainement dans l'importance accordée aux rythmes économiques, à l'histoire de la conjoncture mise au premier plan par les travaux de Simiand, de Labrousse, de Hamilton et des autres. Mais il me semble qu'il existe une autre raison : le fait politique –dans l'histoire de la Révolution française–²⁶ l'indépendance des colonies espagnoles, la guerre d'Espagne – ne peut que s'appuyer sur une stricte chronologie, que les acteurs sociaux, les belligérants ont constituée dans leur engagement politique. Je me rappelle le cours sur la fin de la colonisation espagnole : la chronologie, très fine, était expliquée oralement moment par moment, initiative par initiative, scène par scène, à partir des groupes sociaux, des forces antagonistes en présence et des aspirations collectives.

Elle avait bien tout le sens d'une chronologie modèle.

5. Il me resterait à évaluer la place des Pyrénées et du traité qui porte ce nom dans *La Catalogne*. Les Pyrénées –le paysage –, Vilar les aimait, si j'en crois ce qu'il m'a dit un jour : il les voyait chaque matin. Il les décrit dans son livre, avec la précision obstinée que j'ai signalée.

Il n'en est pas de même du traité. Dans un ouvrage qui compte près de 1900 pages serrées, la mention occupe moins de trente lignes.²⁷ On peut chercher en vain un exposé détaillé du conflit entre la France et l'Espagne, une référence aux relations entre la guerre et la paix, à la politique de Mazarin, aux signes mêmes des négociations, à l'énumération, qui a suivi, des trente-trois villages de Cerdagne laissés à la France, à toutes ces questions qui ont été l'objet de multiples travaux, anciens ou plus récents, en catalan, en espagnol, en français, en anglais.²⁸ Sauf erreur, le nom de Mazarin n'est pas cité, dans les deux ou trois passages où il aurait pu en être question. Vilar n'attache guère d'importance à l'article 42 du traité des Pyrénées qui constitue le fondement du débat (« Les monts Pirenées, qui avoient anciennement divisé les Gaules des Espagnes, seront aussy doresnavant la division des deux mesmes Royaumes ») : la phrase est pourtant essentielle, non pas parce qu'elle dit le vrai, mais parce qu'elle a été pensée et écrite comme disant le vrai (c'est un prétexte à la recherche de positions stratégiques, dit cependant Vilar).²⁹ Le traité des Pyrénées, comme événement, s'est dissous. Il ne faut pas voir ici nécessairement une quelconque indifférence de principe à un événement en soi et encore moins à la dimension internationale. C'est la logique qui est autre.

Cette logique est celle de la série, de la relation, entre la géographie, la langue, les structures sociales, l'histoire des paysages, l'histoire politique, l'ethnographie, etc. Mais aussi entre le passé, le présent (1659), le futur, fût-ce en une démarche rétrospective (Vilar écrit ainsi l'expression, pour lui donner sans doute une force littérale), c'est-à-dire en situant 1659 dans un continuum réversible, ou encore dans la longue durée. Déjà le traité de Corbeil de 1258 avait reconnu un état de fait de trois siècles. De même, le futur (trois-cents ans de séparation entre le Roussillon et la Catalogne) réduit, en apparence, le traité des Pyrénées : il n'est plus qu'un élément dans la longue durée postérieure, et c'est cette longue durée qui commande l'interprétation.

L'interprétation en question est toujours historique. C'est le temps, le temps seul qui donne le sens –au sens précis du terme–, qui met en valeur paradoxalement le moment de 1659. En un mot, l'histoire est plus que jamais pensée comme un système de relations, de relations entre acteurs, et c'est à ce titre que l'historien, qui est dans l'histoire, peut revendiquer une place pour le présent dans l'histoire du passé.

25. « La mémoire vive des historiens. Entretien avec Pierre Vilar », dans Jean BOUTIER et Dominique JULIA (Dir.), *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'Histoire*, Paris : Éditions Autrement, 1995, p. 264-293.

26. Effleurée dans Pierre VILAR et Albert SOBOUL, « Chronique de ce temps : La Révolution française vue à travers les expositions historiques » [*La Pensée*, 2, juil.-sept. 1939], dans Claude MAZAURIC, *Un historien en son temps. Albert Soboul (1914-1982). Essai de biographie intellectuelle et morale...*, [Narrosse], Éditions d'Albret, 2004, p. 233-250 (les événements y sont « inégalement représentés », p. 240).

27. Pierre VILAR, *La Catalogne ...*, op. cit., p. 638.

28. Entre autres titres Peter SAHLINS, *Boundaries. The Making of France and Spain in the Pyrenees*, Berkeley : University of California Press, 1989 ; Daniel NORDMAN, *Frontières de France. De l'espace au territoire XVIe-XIXe siècle*, Paris : Gallimard, Bibliothèque des histoires, 1998.

29. Pierre VILAR, *La Catalogne ...*, op. cit., p. 175-176.

